

« OÙ tu vas? »

Alain Poissant, *Carnaval*, Montréal, les Éditions du Roseau, 1989, 132 pages.

Réjean Beaudoin

Volume 32, Number 1 (187), February 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31853ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaudoin, R. (1990). Review of [« OÙ tu vas? » / Alain Poissant, *Carnaval*, Montréal, les Éditions du Roseau, 1989, 132 pages.] *Liberté*, 32(1), 116–120.

---

# LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

---

---

RÉJEAN BEAUDOIN

## «OÙ TU VAS?»

*Alain Poissant, Carnaval, Montréal, les Éditions du Roseau, 1989, 132 pages.*

*Dans une paroisse comme la leur, d'un homme qui, à l'âge de Clermont, n'avait pas trouvé sa place, pouvait-on raisonnablement s'attendre à ce qu'il la trouve encore, au village ou ailleurs? (p. 125)*

Tous les samedis soirs, Clermont se soûle consciencieusement à l'Hôtel des Voyageurs avec quelques copains. Au début de la semaine qui renferme la durée du récit, il a résolu de ne pas toucher à une goutte d'alcool avant huit jours. Sa vie se poursuit à peu près normalement en dépit de ce sevrage volontaire, et même un peu mieux que d'habitude à en croire certains indices. On a l'impression que l'homme se regarde sans illusions, qu'il fait le point sur une situation qui n'a rien d'idéal et qu'il s'apprête à la reprendre en mains avec un certain courage qui ne va pas sans lucidité. On devine aussi le versant angoissé du personnage et le froid désespoir qui montre le bout de l'oreille. La carrure de Clermont est ainsi faite qu'il continue pourtant à inspirer la sympathie au moment même où le dernier acte de sa déchéance est en train de s'accomplir sur une scène dont les spectateurs préféreraient qu'il reste de leur côté du rideau. Rien ne trahit encore la violence de l'irréparable dans l'allure désinvolte de ce grand

corps sec, dans le geste précis et la parole rare de ce franc tireur, dans la trogne imperturbable qu'il oppose à l'adversité.

Clermont paraît d'abord trop simple, tout d'une pièce, trop entier pour donner prise au moindre drame. Tous ses mouvements le résumant et le posent avec une telle évidence dans la nudité du monde qu'il s'en trouve comme rehaussé d'une espèce de franchise qui emporte d'emblée l'adhésion. Le ton à la fois laconique et péremptoire qui le caractérise frôle la rusticité. Il est à l'image de la nature qui l'entoure et dans laquelle il a toujours vécu: un monde en noir et blanc, une étendue sans ombre où il y a un mot pour chaque chose et une place pour tout le monde. Tout l'art de ce récit consiste à analyser avec une extrême discrétion les éléments presque imperceptibles d'une véritable crise intérieure développée sous la double observation d'une conscience aiguë et du regard des autres. La lecture ne découvre qu'à la toute fin le dénouement ménagé par une composition rigoureuse qui augmente le choc d'un événement pourtant prévisible dès les premières pages. Tout tient donc à la fine pénétration des incidents et des objets les plus ordinaires: une vieille camionnette Ford qui donne des signes de fin de course, un billet de deux dollars, une maison en papier brique, une caisse de bière au milieu d'une table de cuisine, une cabane à sucre, la mort d'un veau, et surtout une longue tempête de neige qui coïncide avec le carnaval saisonnier qui ramène ses épreuves sportives et son défilé grotesque. Au milieu de ce décor d'où s'absente la vérité de son existence, Clermont révèle un être d'une belle complexion, d'autant plus émouvante qu'elle est d'abord insoupçonnée.

Les dialogues elliptiques font communiquer les personnages dans un raccourci qui s'entend à demi-mot. La récurrence de la question «Où tu vas?» (ponctuation parlée qui équivaut à une formule pour prendre congé de qui ne saurait aller bien au delà de l'étroite localité) résonne d'une manière étrange dans la bouche de Clermont, car les allées et venues de chacun ramènent inévitablement tout le monde au même

point de croisement. Plus subtilement, l'insinuation semble suggérer qu'il n'y a pas d'ailleurs<sup>1</sup>, que le village a recouvert le monde comme une totalité suffisante, là où la ville s'entend à décliner son inépuisable diversité. Clermont, lui, n'est pas travaillé par l'appel du large. S'il sent l'étrangeté à cent lieues, ce n'est certainement pas celle du *grand dieu des routes*. Sa pensée taciturne et sa fierté dédaigneuse ressembleraient davantage aux colères d'un Menaud exilé de sa propre révolte. C'est un solitaire à temps plein et un sédentaire inamovible qui refuse de survivre à la découverte essentielle qu'il va faire en décidant de cesser de boire: il prend alors conscience du fait que sa parole est impuissante à traduire ses choix dans la langue des autres. Cette inadéquation, qu'il éprouve comme une humiliation, le condamne à ses propres yeux. Il y a bien d'autres pistes de lecture possibles<sup>2</sup> pour comprendre la conduite singulière de Clermont, mais là où il trouve sa place et sa raison d'être parmi certains grands héros québécois, c'est dans la radicalité d'une rupture attribuée au langage plutôt qu'à une prise de position psychologiquement ou autrement motivée. En s'engageant avec une trouble satisfaction dans la mémoire collective que figure la lisière de la vieille forêt («le bois formait une barre épaisse et sombre sur les champs et le ciel, blancs l'un et l'autre», p. 93), Clermont sort définitivement de l'univers de ses semblables qui ont fait du village la forme vertigineuse d'un présent suspendu, immobilisé, indéfiniment disponible aux signes détournés d'une actualité tout aussi écartée de toute réalité que peut l'être la mémoire an-

---

1. Toute une série d'allusions font jouer l'espace par antiphrase: l'Hôtel des Voyageurs est le terme d'une errance de Clermont qui habite à trois milles de cette ultime destination de ses courses hebdomadaires: «Pour quelqu'un qui n'allait que rarement plus loin que le village, Clermont était une sorte de grand voyageur» (p. 64).

2. Par exemple: la réclusion névrotique résultant d'une inadaptation chronique; la marginalité économique d'un agriculteur qui résiste aux modèles industriels de la gestion d'entreprise; la morbidité intrinsèque du village et de sa survie anachronique que condamne la réalité contemporaine.

cestrale qui hante la conscience de Clermont. Rarement le son d'un moteur (de voiture, de semi-remorque, de motoneige, de tronçonneuse) a-t-il trouvé semblable écho dans un texte.

Si on voulait dépouiller le monde de tous ses voiles, délivrer l'homme de tout mystère et purger l'écriture du dernier artifice, il me semble qu'on arriverait nécessairement à l'écriture dénudée d'Alain Poissant dans *Carnaval*. Un tel degré de sobriété, un mépris si complet des effets appuyés et des mécaniques tapageuses qui encombrant trop souvent la prose narrative, une si stricte économie de moyens ne s'obtiennent peut-être qu'au terme d'une tradition qui avoue son épuisement en renonçant aux cimes de l'épopée, aux abîmes du roman, ainsi qu'à toutes les ruses d'un art épris de lui-même, de ses pompes et de ses œuvres. Faudra-t-il finir par ajouter une note en bas de page au jugement bien établi de l'histoire littéraire qui a daté la fin du roman de la terre autour des années trente et quarante? Ce qui s'entête à durer dans une forme artistique, avec une âpreté qui rappelle l'acharnement de la vie, comment n'en pas reconnaître la marque dans ce style rauque, écorché par la peur, étranglé par la vulnérabilité, partagé entre la stupéfaction et la rage, têtu comme un village ancré dans *sa vie antérieure*, sourd comme une tempête de neige portée par trois jours de poudrière à la fin de l'hiver. L'église, l'Hôtel des Voyageurs, le restaurant de Céline, le garage de Daigneault, le dépanneur de Paré, la grande maison et l'étable de Clermont au fond d'une cour de ferme, trente-cinq milles de chemins dans toute la paroisse, la neige épaisse et neuve sur tout cela... Ce lieu n'a pas de nom et se passe fort bien d'être identifié. On dirait même qu'il trouve un surcroît d'intimité dans l'anonymat, qu'il y cache un accent de familiarité supplémentaire, une sorte de pudeur qui n'a pas besoin d'élever la voix, qui parle sans affectation, sûre de son timbre inimitable. On a l'impression d'être né et d'avoir grandi dans un endroit semblable et de ne l'avoir jamais quitté, à quelque distance géographique qu'on soit ensuite allé chercher un ailleurs qui reste inopérant contre lui.

*Puis, il avait compris qu'il pouvait aussi bien faire sa place au village qu'ailleurs... (p. 51)*

*Elle était revenue, un peu comme si elle souhaitait ainsi que plus rien ne lui arrive. (p. 56)*

Trouver sa place, se placer les pieds, gagner sa vie, tels sont les mots qui disqualifient la démarche de celui qui a plutôt choisi d'entreprendre sa retraite au désert pour en revenir meilleur. Autant dire de ce prophète sans doctrine qu'il marche à contre-courant d'un temps venu de l'extérieur et qui souffle sa furieuse tempête sur l'éternité paisible du village. Depuis toujours, l'histoire du voyageur n'est-elle pas celle d'un guerrier qui ne se sait pas encore vaincu, qui espère déjouer le temps de sa défaite par l'espace de sa fuite, qui rêve d'aménager le possible au bout de la route au lieu d'ajuster son mouvement terrestre dans un ordre sublunaire, sur le plancher des veaux pour ainsi dire?

*Arrivé de l'autre côté de la rue, Clermont revit la lune. Elle descendait à droite du clocher, vers les toits, vers l'hôtel, les danseuses nues, une chambre et un repas. (p. 14)*